

Jean Freustié

*Les Collines de l'Est*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

*À Christiane*

*Les Collines de l'Est*

Cette ville n'existait pas réellement pour moi. Elle n'avait pas de nom, elle figurait sur une carte muette. La guerre m'y avait exilé. J'ai eu longtemps du mal à me persuader que des trains s'y arrêtaient, que des routes y aboutissaient. C'était ma Sibérie.

J'y suis revenu pour un jour, douze ans après l'avoir quittée (ô surprise, depuis ce jour si proche où Bar-le-Duc à mes yeux a fait à nouveau partie de la France, quatorze ans se sont encore écoulés). J'étais allé à Lunéville invité par des amis, comédiens en tournée qui y jouaient un soir. Je m'ennuyais à Paris, obsédé que j'étais par la seule volonté de ne pas téléphoner à une fille que je croyais aimer

et qui m'avait quitté. J'avais donc pris le train. J'avais guetté à travers la glace la traversée de Bar-le-Duc. Mais la nuit était déjà tombée, c'était l'hiver, et je n'avais rien vu.

Après la représentation, je traînai au bar de l'hôtel avec mes amis. Je n'avais rien prévu pour mon retour. On me proposa de me conduire le lendemain à Bar-le-Duc, prochaine étape de la tournée. Le train de nuit me ramènerait à Paris.

À vrai dire rien n'avait changé. Quelques immeubles neufs ne suffirent pas à modifier l'atmosphère d'une ville, ni même sa topographie. Je retrouvai sans peine la caserne où j'avais séjourné, le bistrot sur le quai de l'Ornain où je dînais le soir, l'immeuble où j'avais loué une chambre. En fait je ne retrouvai rien, pour la seule raison que j'avais en poche mon billet de retour. Je le compris une fois installé dans un compartiment de première classe, vide.

On avait tout fait pour nous désorienter en ce mois de décembre 1939. Notre destination était tenue secrète. Venant de Bordeaux, notre train avait évité Paris par un large détour qui avait occupé une journée entière.

Nous étions environ six cents élèves officiers du service de santé qui allions compléter notre enseignement dans la «Zone des étapes». Ce n'était pas tout à fait la «Zone des armées», mais une partie du pays également placée sous l'autorité militaire et soumise à la même mystification insensée. On n'y parlait que de secteurs postaux, les noms des localités avaient été supprimés sur la façade des gares, toute correspondance était soumise à la censure. Il va de soi que les habitants de la Zone savaient bien où ils habitaient et que nous le savions aussi. Mais ce système, pour aberrant qu'il fût, agissait sur les esprits simples. Il agissait en tout cas sur le mien. Arraché à mes occupations habituelles, terrorisé par la seule notion de caserne et de vie collective, privé de liberté, je me crus pour tout de bon transporté dans un monde anonyme, détaché non seulement de la France mais encore de la planète. J'avais été trop heureux jusqu'ici, et voilà, on me déportait.

À peine descendus du train vers quatre heures de l'après-midi, par un froid sec dont je n'avais aucune expérience, nous fûmes pris en main par des sergents et rangés en sections

sur le trottoir n° 2. Sur le trottoir n° 1, séparé de nous par la largeur d'une voie, se tenait le comité d'accueil, en képis de velours grenat. Il y eut un garde-à-vous général, suivi d'un profond silence. Un petit médecin-colonel, d'une soixantaine d'années, habillé d'un rase-pet élégant et de guêtres claires, fit son entrée en scène. Il se promena un moment de long en large, les mains derrière le dos, nous fit passer plusieurs fois de la position du garde-à-vous à celle du repos, dit qu'il voulait entendre voler une mouche, et quand il crut l'avoir entendue, nous déclara sans plus attendre : « Vous êtes de la merde ! » Il s'expliqua : son expérience de l'art militaire lui avait appris que tout soldat né au sud de la Loire était de la merde. On lui en envoyait... Eh bien, il l'écraserait. Et là-dessus il essuya plusieurs fois la semelle de ses souliers sur le rebord du trottoir n° 1. J'ai rapporté l'essentiel du propos, mais le discours fut long, entrecoupé d'anecdotes délirantes, débitées d'un ton furieux que l'orateur n'arrivait plus à contrôler.

« C'est un fou célèbre dans toutes les garnisons de l'Est, nous dirent plus tard les étudiants

de Nancy qui partageaient notre cantonnement, mais on le laisse en liberté. Il paraît qu'il n'est pas dangereux.»

À partir d'ici, je ne dirai plus Bar-le-Duc, je dirai «X», c'est conforme au secret militaire et cela exprime mieux mon total dépaysement. À «X» on avait donc réuni, outre les Bordelais, environ quatre cents étudiants en médecine de Nancy, et plus d'un millier d'autres en provenance de Paris. Selon notre scolarité plus ou moins avancée, nous étions répartis entre trois casernes partiellement transformées en hôpitaux. Les gens de Nancy étaient arrivés le matin, ceux de Paris débarquèrent sur nos talons, ce qui provoqua une assez belle pagaille. Un remous me projeta dans une chambrée de cinq lits où je décidai de rester. J'avais pour compagnons deux Nancéiens et deux Parisiens, l'un juif et l'autre russe. Je venais de m'apercevoir en effet que je n'avais pas d'amis. J'avais passé cinq années en faculté sans me lier particulièrement avec aucun de mes camarades d'études. Le seul dont j'aurais souhaité la présence, Rambert, je le connaissais dès ma petite enfance. Nous avons fait ensemble le

voyage, mais le règlement allait nous séparer, il était d'une promotion antérieure d'un an à la mienne, et, à ce titre, logeait dans une autre caserne. Débrouillard, il profita du désordre des premières heures pour venir avant le couvre-feu voir si je ne manquais de rien. Je manquais de tout. Avec mes bandes molletières mal ficelées et ma capote sur les épaules, je devais avoir l'air d'un vieil oiseau déplumé. Rambert était heureux, la plaisanterie dont nous étions victimes l'enchantait par son côté excessif. Il était de ces gens qui escaladent les montagnes en hiver, vont camper en été dans des îles lointaines, si possible habitées par les cannibales, dont ils étudient les mœurs. La suite de sa carrière devait me montrer que j'avais au moins une fois dans ma vie connu un véritable aventurier.

Nous fûmes consignés pendant une quinzaine, le temps de s'organiser un peu matériellement, d'apprendre à dresser son lit, de savoir qu'il ne faut rien utiliser du paquetage réglementaire qui est là pour la frime, et de trouver des coins discrets pour ranger ses affaires personnelles. On ne nous tracassait pas trop; un peu de gymnastique le matin,

deux appels, exercices de brancardage. Le reste du temps nous traînions entre la chambrée, la cour et le réfectoire où on nous servait deux fois par jour une atroce mangeaille. (On vida un étang voisin, nous mangeâmes des carpes centaines pendant huit jours.) J'essayais de lire. Je trouvais mes voisins bruyants. Je sympathisai assez vite avec le juif, le Russe, et même le plus petit des Nancéiens. Mais le plus grand, qui s'appelait Bignar, aucune gentillesse ne pouvait apaiser son humeur brutale. J'avais attrapé une angine, grâce à quoi je ronflais la nuit. Bignar me réveillait à grands coups de poing dans le dos. Sans doute avait-il raison de me faire confiance, puisque, ayant envisagé cent fois de lui briser le crâne avec le tisonnier du poêle, je ne réalisai jamais ce projet.

On nous laissa sortir pour la première fois la veille de Noël de cinq heures à minuit. Je parcourus la ville à la recherche de Rambert, mais vainement. Je fis tous les bistrot. Ils débordaient de képis grenat. Dans chacun je prenais un verre au comptoir, puis je revenais patauger dans la neige, dans l'obscurité totale du black-out. Je réussis pourtant à m'arracher

à ce marécage avant minuit. Je franchis le poste de garde, en visant bien droit devant moi. Je vomis dans la cour. Je trouvai ma chambre et mon lit et sombrai dans un profond coma, pour me réveiller un peu plus tard, dehors, devant la porte, et à moitié gelé, le nez dans le caniveau plein de glace. Je vis venir Ilitch, c'était le nom du Russe, il me chargea sur son dos et me déposa sur mon lit. Il me devait bien ça! C'était lui qui par plaisanterie avait répandu de l'eau sur le lit de Bignar et lui avait fait croire qu'il s'agissait de mes vomissures qu'on avait nettoyées au mieux. Le furieux, m'empoignant par les pieds, m'avait traîné à travers la baraque et jeté dehors. Après quoi il avait interdit, sous peine de coups, qu'on aille me chercher, mais il s'était laissé fléchir par une protestation générale.

Ce n'est pas tellement pour ce geste, mais pour mille autres moins impulsifs et plus mesquins, que je veux exprimer ici mon ressentiment définitif à l'égard de Bignar. L'annuaire médical m'apprend qu'il s'en-graisse encore dans je ne sais quel patelin en «court» de son Est natal de mes deux. Je ne

peux l'imaginer que militant dans le syndicat le plus réactionnaire, projetant quelque sale grève des médecins, ou encore, après avoir lutiné sa bonne, en train de méditer quelque cochonnerie pour échapper à la méfiance de la grognasse qui sûrement lui sert de femme. J'ai connu beaucoup de Bignar, ils se ressemblent tous, on ne peut s'y tromper. Donc je maudis Bignar. Je souhaite que ses filles se fassent engrosser toutes jeunes par des voyous, que sa femme devienne hydropique et que lui-même soit lentement dévoré par un cancer du pancréas qui lui bloquera peu à peu les voies biliaires. Ainsi soit-il.

Noël ne m'avait pas apporté que des ennuis. Une amie de Bordeaux m'avait adressé un somptueux colis de foie gras et poulet en gelée. La lettre qui accompagnait l'envoi était fort étonnante. J'y trouvai le portrait d'une ravissante jeune femme. «Il s'agit de ma nièce, m'expliquait Annie. Elle représente ce que j'ai de plus cher au monde et c'est pourquoi je veux te la donner. Ceci en compensation du fait qu'à l'heure d'un choix difficile, avant votre départ aux armées, j'ai opté pour ton ami Jacques et non pour toi.

C'est aussi te dire en quelle estime je te tiens. Agnès sera chez moi à Pâques sans son mari, un affreux goujat qui la rend malheureuse. Si tu viens en permission à cette époque, j'affirme que tu lui plairas. Elle a dix-huit ans et c'est une beauté. Il est impossible que tu ne l'aimes pas.»

À en juger d'après le portrait, quels que fussent les mérites d'Annie, je n'avais rien perdu au change. Je me mis donc à rêver comme on me demandait de le faire et à penser sérieusement aux moyens d'obtenir une permission au moment voulu.

Ma vie s'organisait. Désormais nous avions quartier libre à partir de cinq heures du soir. Je sortais, j'évitais les quartiers du centre où la foule des képis grenat encombrait les trottoirs. J'éprouvais un grand besoin de solitude. J'avais découvert ce bistrot sur les quais dont j'ai parlé plus haut. Il n'était que peu fréquenté et seulement par des mariniers, gens paisibles. On avait accepté de m'y faire à dîner. J'y mangeais tous les soirs. Parfois seul, parfois avec Rambert. Celui-ci parlait peu. Il n'évoquait jamais le passé et ne faisait pas allusion à l'avenir. Il m'expliquait que pour un

soldat, un marin ou un voyageur, le seul objet utile est un coffre muni d'une solide serrure, pas trop grand, il faut pouvoir le cacher sous un lit, pas trop lourd, on doit pouvoir le porter sur l'épaule. Pour le sac fourre-tout, non il n'était pas d'accord : on ne retrouvait rien là-dedans. Sur ses conseils j'achetai une cantine et j'en fus satisfait.

Le dimanche nous étions libres dès midi. Rambert venait me chercher. Nous faisons un petit détour par la ville pour remplir nos musettes de pain, de saucisson et de beurre. Puis nous traversons l'Ornain et le canal en direction des collines ensoleillées de l'Est. Le plus souvent le temps était au beau, mais il gelait. Les clous de nos souliers faisaient craquer la glace. Nous marchions des heures entières, nous arrêtant seulement pour casser la croûte. Rambert avait une sorte de génie pour découvrir la pierre sèche où s'asseoir, le coin abrité du vent et heureusement exposé. Ce fut au cours d'une de ces haltes que nous eûmes une singulière conversation qui contribua beaucoup à nous rapprocher. Je ne sais trop comment j'en étais venu à parler de nos années d'études à Bordeaux.